

## Jean-Louis Burnouf an Wilhelm von Humboldt, 05.04.1826

Handschrift: Grundlage der Edition: Berlin, AST, Inv.-Nr. 1041, Bl. 17–18.

– Entwurf: Paris, Bibliothèque National de France, Nouvelles Acquisitions Françaises 10600, Fol. 77–79

Druck: Bösch 2006, S. 268–270

Mattson 1980, Nr. 11903

Bopp, Franz Burnouf, Eugène Lassen, Christian Burnouf, Eugène / Lassen, Christian: Essai sur le Pali, ou langue sacrée de la presqu'île au-delà du Gange (Paris: Dondey-Dupré père et fils 1826) Humboldt, Wilhelm von: Mémoire sur la séparation des mots dans les textes samscrits. In: Journal Asiatique 11, 1827, S. 163–172 La Société Asiatique (Hrsg.): Journal Asiatique (Paris: Ponthieu u.a. 1822–heute) Manus Gesetzbuch

[17r] Monsieur le Baron,

Je profite du départ de [Mr Bopp](#) pour répondre à la lettre intéressante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le [15 Septembre 1825](#) et qui ne m'a été remise qu'un certain temps après, parce que j'étais en voyage à cette époque. Permettez d'abord, Monsieur le Baron, que je vous remercie des détails si instructifs où vous voulez bien entrer sur plusieurs points de la philosophie du langage. Vous faites une observation très-frappante sur les idiômes modernes de l'Inde, qui, parlés par des peuples d'une culture intellectuelle peu avancée, n'en observent pas moins des nuances analogues à celles du sanskrit dans les permutations des lettres et la combinaison des consonnes. C'est effectivement une chose digne de remarque, et qui prouve la puissante influence des habitudes locales. Elle suffirait seule pour répondre aux sceptiques (s'il en est encore), qui prétendent que le sanskrit est une langue artificielle et n'a jamais été parlé. Auroste, une fois admis que les Télingana, p. e., combinent les lettres et assimilent les sons comme en sanskrit, il n'est pas étonnant que le peuple ne comprît point un homme qui, en parlant, négligerait ces changements. Le peuple en effet n'analyse rien, et plus il sera ignorant, moins il analysera. Pour lui une phrase c'est un mot; si un homme instruit va la scinder, la fractionner, chaque partie ne présentera aucun sens à l'homme grossier dont la pensée s'est produite, pour ainsi dire, toute d'une pièce. La pensée est synthétique de sa nature; la parole qui la [17v] saisit et la reçoit à sa naissance, la rend comme elle l'a reçue, c'est à dire synthétique. Après vient l'écriture, qui exprime la parole, comme la parole exprime la pensée. Tant qu'on restera dans le point de vue

spontané, c'est à dire, tant qu'aucune cause étrangère ne fera sentir à celui qui écrit le besoin de considérer séparément les éléments de la parole, il aura une tendance naturelle à tout réunir. Or cela arrivera dans deux cas: premièrement, si l'écrivain est parfaitement instruit et s'identifie à la conception de l'auteur; secondement, s'il est parfaitement ignorant et ne voit dans ce qu'il trace que des sens môets *[sic]* pour lui; ou bien si comprenant le sens général il n'a aucune connaissance de la grammaire. Ce dernier cas est arrivé à beaucoup de copistes des MSS. grecs dans le moyen age; et il est probable que le premier arrivait assez souvent à ceux qui copiaient les mêmes ouvrages à l'époque de leur composition. Quant sont venus les grammairiens, ils ont reconnu l'abus de ces liaisons; comme leur art s'exerce sur les éléments, il a fallu qu'ils les montrassent séparés et les considérassent en eux-mêmes. D'un autre côté, le national qui voulait se rendre compte des procédés de son esprit dans l'énonciation de la pensée, l'étranger qui voulait apprendre la langue, ont eu besoin d'analyser aussi. Au point de vue spontané a donc succédé l'époque reflexive, qui remonte bien haut pour le grec, qui commence à peine pour le sanskrit. L'esprit analytique a peut-être été poussé un peu loin en grec. Ainsi il est certain qu'on écrivait anciennement  $\mu\# \# \# \mu\#$ ; d'où l'on peut inférer que le # modifiait le son de la nasale précédente à peu près comme aujourd'hui. Cependant la clarté a intuit à écrire  $\# \# \# \# \mu\#$ , ce qui met très probablement pour l'ancien grec, et certainement pour la moderne. l'orthographe en *[18r]* désaccord avec la prononciation. Les Grecs ne s'y trompent pas; pas plus que nous français en prononçant neuv'hommes, ce qui est écrit neuf hommes. Je suis donc loin de me plaindre de cette orthographe, produit fort commode de la reflexion qui a renoncé à peindre la parole par masses, pour la représenter en détail. Mais je n'exigerais pas plus que vous, Monsieur le Baron, qu'on l'adoptât pour le sanskrit. Je pense qu'on aurait tort d'écrire une sourde quand il faut prononcer une sonnante. Mais ceci convenu, je suis convaincu de la nécessité de diviser, sauf à employer le viram, toutes les fois que le mot finit par une consonne, et à écrire les voyelles initiales. Le modèle que vous donnez de quelques vers des lois de manou me paraît audessus de toute objection; et les considérations sur lesquelles vous l'appuyez sont sans réplique.

Seulement quelques personnes trouveront peut-être que écrit ainsi sans joindre na avec amutra, n'offre pas assez d'avantages pour étendre l'innovation jusque là. En grec nous écrivons  $\# \# \# \#$ ,  $\# \# \# \# \# \#$ ,  $\# \# \# \# \#$ , et non pas #'  $\# \# \#$ , #'  $\# \# \# \# \# \#$ ,  $\# \#$ '  $\# \# \#$ . Lorsqu'il y a véritablement crase, la division paraît difficile, et même elle n'atteint pas complètement son but; car elle ne fait pas voir si l'a du second mot est bref ou long par lui-même. Au reste mon opinion personnelle est pour toute division

possible. J'oserais même vous demander la permission, Monsieur le Baron, de faire insérer dans le journal asiatique un extrait de votre lettre<sup>[a]</sup>, si vous avez la bonté de me faire savoir que cela ne vous déplaît pas. Ce serait un premier pas, et comme on dit, un précédent qui pourrait accélérer la réforme que je regarde comme tout à fait nécessaire, si on veut que la Science sanskritique parvienne aux destinées auxquelles je la crois appelée. |18v| Car le temps viendra, je pense, où l'on ne pourra plus être, par exemple, helléniste un peu fort, sans connaître aumoins le système grammatical de la langue sanskrite.

Il y bien d'autres points dans votre lettre, Monsieur le Baron, qui ont vivement excité mon intérêt. Ce que vous dites des accents secondaires sur les longs mots me paraît extrêmement juste, en l'appliquant surtout aux mots vraiment composés. Quant à ceux qui ne sont réunis que par l'écriture, je ne puis douter qu'ils ne conservassent chacun leur accent tonique individuel, modifié peut-être par l'accent oratoire et le talent du lecteur. Car dans une langue aussi travaillée sous le rapport de l'euphonie, le lecture devait être un art véritable. Vous dites fort bien que cet art est à jamais perdu pour nous. Du reste votre conjecture que l'♯ bref n'avait souvent qu'un son obscur, indéterminé, mi-muet, m'a été confirmée (au moins pour la manière actuelle de prononcer le sanskrit) par un voyageur instruit qui a séjourné aux indes. C'est pour cela que quelques anglais ont représenté par leur ♯ bref, ce que nous représentons par un a. À l'égard de la ponctuation, je la crois infiniment utile et même nécessaire, et tout ce que vous en dites, ne me paraît susceptible d'aucune contradiction.

Mon fils vous prie de recevoir avec bienveillance un volume intitulé essai sur le Pali qu'il a composé en commun avec Mr Lassen, qui est aujourd'hui à Bonn. L'impression n'est pas encore terminée. Dès qu'elle le sera, il s'empressera de vous en faire remettre un exemplaire par entremise de Mr Lassen qui vous l'enverra de Bonn. Il ose compter sur l'indulgence avec laquelle vous voudrez bien accueillir cet essai. —

Je vous prie, Monsieur le Baron, d'agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très humble & très obéiss<sup>t</sup> serv<sup>r</sup>

Burnouf

Paris 5 avril 1826.

---

a) |Editor| 1827 erschien von Humboldt das von Burnouf eingeleitete *Mémoire sur la séparation des mots dans les textes samscrits* im *Journal Asiatique* XI, S. 163–172.